

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LES DEUX DUCHESSES

#### DEUXIÈME PARTIE—L'INTENDANT BERNARD

##### XIX — LE DÉJEUNER DE MARIQUITA

Le lendemain matin, à dix heures, Mariquita était seule.

Une heure auparavant M<sup>lle</sup> de Kaudos était partie, accompagnée de Mono.

Les adieux de la mère et de la fille avaient été un peu froids et fort contraints.

On voyait qu'elles n'étaient pas à l'aise, ni l'une ni l'autre, qu'elles contenaient et cachaient l'expression de leurs véritables sentiments.

C'est qu'elles avaient toutes les deux, au fond du cœur, une impulsion de tendresse qu'elles ne voulaient pas montrer, ayant bien des points de rapport dans la nature.

Mariquita, décidée à se séparer de sa fille, ne voulait pas se laisser aller à son attendrissement.

Et Annette, décidée à accepter cette séparation, combattait la faiblesse qu'elle voyait naître en elle, surtout depuis leur dernière conversation.

Au fond, M<sup>lle</sup> de Kaudos était profondément touchée, et éprouvait, pour la Mariquita, un sentiment mal défini, qui

n'était peut-être pas encore très filial, mais qui était déjà fait de sympathie, et n'eût demandé qu'à devenir de la tendresse.

Elles s'embrassèrent, cependant, avec une sorte d'élan qui les trahit, alors que leurs lèvres se taisaient.

Mais la Mariquita se dégagea promptement, et Annette, ne sachant que dire ou n'osant penser tout haut, s'éloigna silencieuse.

Elles ne devaient plus se revoir !

Par les soins de la Portona, un déjeuner délicat fut servi dans sa chambre.

Il y avait deux couverts, et des vins fins.

C'était, du reste, un déjeuner froid.



— Pleure, lui dit Jeanne doucement et les larmes aux yeux, pleure !

—J'attends un convive, avait-elle dit au maître d'hôtel, et je désire rester seul avec lui. Nous nous servirons nous-mêmes. Que tout soit à portée ! Je sonnerai, si j'ai besoin de quelque chose.

Les préparatifs terminés, la Mariquita se promena lentement à travers la petite pièce, s'arrêtant, par fois, pour écouter.

Son visage avait une expression singulière.

Jamais son teint n'avait été plus animé, ses yeux plus brillants. Et, pourtant, son regard avait quelque chose de profond et de mélancolique sans faiblesse, qui ne lui était pas habituel.

Nous devons dire aussi, qu'elle avait éloigné Carmencita en la chargeant d'une commission qui l'envoyait à Paris et l'y retiendrait jusqu'après avant dans la soirée.

Que préméditait-elle donc ?

A dix heures un quart un pas ébranla l'escalier qui menait à sa chambre.

Elle s'arrêta et pâlit brusquement.

La porte s'ouvrit. C'était Louis Clermont qui entra, introduit par un garçon de l'hôtel.

—Laissez-nous, dit-elle au garçon, et ne venez que si je sonne.

Elle s'avança vers le vieux forgeron, et lui tendit la main.

Louis Clermont était arrivé avec un visage tendu et légèrement contracté.

Son regard faux et mobile interrogeait tout ce qui l'entourait.

Evidemment, il y avait, au fond de lui, l'arrière-pensée de quelque embûche possible.

Sa main droite, plongée dans la poche de son pantalon, serait, par surcroît de précaution, le pommeau d'un revolver américain, à six coups, tout chargé et prêt à faire feu.

L'aspect paisible de la chambre, joyeusement éclairée par le soleil; le tableau riant de la table servie; l'accueil de la Mariquita, certainement seule, le rassurèrent.

Il lâcha son revolver, et rendit la poignée de pain qu'on lui offrait, avec un sourire encore un peu forcé mais plus confiant.

—Carajo ! lui dit-il, je suis heureux de vous voir, Mariquita ! Voilà assez longtemps que je vous cherche !

—Je m'en doutais ! fit-elle en riant. Mais nous aurons tout le temps de causer en mangeant, car vous devez avoir faim, et nous avons à causer !

—Volontiers ! fit le vieux bandit, en s'essayant sans façon devant la table, avec un empressement visible.

Elle s'assit en face de lui.

—Fichtre ! Vous vous traitez bien l'écoria-t-il, en admirant l'ordonnance du repas, et en ouvrant les narines. Tous mets délicats !

—Je connais vos goûts, et je vous traite en ami.

—Vous êtes charmante !... J'ai toujours eu un faible pour vous.

—Comme moi pour vous.

—Mais pourquoi n'y a-t-il rien de chaud ?

—Pour qu'on ne nous dérange pas !

—C'est un ange, pensa Clermont. Je n'aurais pas mieux disposé les choses.

Et sa main gauche tâta prudemment le gousset de son gilet, comme pour s'assurer de la présence d'un objet qui devait s'y trouver.

Satisfait de cette inspection, il ramena sa main sur la table.

—Tenez, avant tout, goûtez de ce petit vin blanc ! Cela vous ouvrira l'appétit.

Ce disant, elle lui versait un verre de vin doré, d'une bouteille placée près d'elle.

—Qu'est-ce que cela ? fit Louis Clermont.

Il y trempa ses lèvres.

—Mâtin ! Du sauterne ! et du meilleur !

—Vous vous y connaissez !

—A ta santé, la Mariquita !

Et il vida son verre d'un trait, en homme altéré et en gourmet tout à la fois.

Mariquita avait suivi tous ses gestes avec un vif intérêt.

Elle poussa une sorte de soupir, quand il reposa son verre, et un léger frisson agita son beau corps en même temps qu'un peu plus de pâleur montait à ses joues.

Mais ce fut tout.

—Tu ne bois pas ? demanda le bandit.

—Non, tu sais que je ne bois guère que de l'eau.

—C'est vrai ! Habitude de oréole.

—Maintenant, causons !

—Oui ! répliqua Louis Clermont, de son air le plus gracieux, tout en faisant honneur aux mets qu'elle lui servait.

Tu sais, reprit-il la bouche pleine, que tu m'as rendu l'hom-

me le plus malheureux de la terre, et que tu viens de me faire passer une semaine qui comptera dans ma vie.

—Comment cela ?

—Comment ! Comment cela ? Eh ! pardieu, tu n'ignores pas ce que tu as fait, je suppose !

—Non, certes. Et je le regrette !

—Vrai !

—Foi de Mariquita !

—C'est un peu tard ! Le mal est produit !

—Dame ! la Mariquita n'aime pas qu'on se joue d'elle !...

—Ni Clermont qu'on le f... dedans ! Et c'est ce que tu as fait !...

—Moi ?

—Voyons, cartes sur table, n'est-ce pas ?

—Volontiers !

—C'était bien mené, j'en conviens. Et tu m'as roulé proprement. C'était la première fois. Ce sera la dernière.

Nou, je ne me pardonnerai jamais d'avoir cru à ta résignation, à ce départ pour l'Amérique.

—Cela prouve que tu ne me connais pas.

—Est-ce qu'on connaît jamais les femmes ? Mais, pourquoi, après t'être caché, m'as-tu fait venir, ce matin ?

—Parce que j'ai besoin de toi.

—Voilà qui est franc ! A la bonne heure !

Que veux-tu ?

—L'adresse de Cuchillo.

—C'est ce que je pensais ! se dit le bandit.

Cela tombe à merveille ! s'écria-t-il tout haut. C'est la question que j'allais te poser !

—Tu ne sais pas...

—Carajo ! Je le cherche... et je ne sais ce qu'il est devenu ! Ah ! tu m'as joué là un vilain tour, ma chère ! J'ai eu de la peine à le digérer.

—Tu m'en veux ?

—Je t'en voulais ! Mais cela passe ! Tu n'as pas l'intention de nous dénoncer, je suppose ?

—Pas le moins du monde ! Seulement, j'aime Cuchillo... Je voulais me venger de cette autre femme... l'en séparer.

—Eh bien ?

—Eh bien, je n'ai pas réussi. Il a fui avec elle et je ne sais où il est.

Le déjeuner approchait de sa fin.

—Passe moi un peu de désert, fit le bandit.

Mariquita se leva pour aller prendre les fruits placés sur une autre table, et tourna le dos à son convive.

Cela dura à peine une demi-minute.

Cela avait suffi.

Louis Clermont avait vivement saisi dans son gousset, un petit papier, qu'il ouvrit, et il en versa le contenu dans le verre de la Portena.

Quand elle se retourna, rapportant les fruits, l'ex-gauche sifflotait un air basque, en regardant le plafond.

—Voyons, reprit-il, trinquons, quoique tu ne boives que de l'eau... sans cela, je croirai que tu nourris quelque mauvais projet contre Cuchillo, qui est la chair de ma chair, comme tu sais...

—Tu veux dire qu'il est ton caissier.

—C'est la même chose.

Ils choquèrent leurs verres, et Mariquita vida le sien en même temps que Louis Clermont.

—Tu vois ? lui dit-elle en montrant le verre vide. To voilà rassuré, j'espère !

—Oh ! complètement ! ricana le vieux forgat.

Il y eut un léger silence.

—Maintenant, reprit-il, c'est le moment de s'expliquer. Que veux-tu ?

Quel est ton but ?

—Retrouver Cuchillo, je te l'ai dit. Et j'espérais que tu avais découvert sa retraite.

—Pas le moins du monde. Et je l'aurais découvert, d'ailleurs, que je ne te la forais pas connaître !

—Pourquoi ?

—Parce que Louis Clermont n'aime pas qu'on se mêle de ses petites affaires, ni qu'on se mette en travers de sa fortune, présente ou future.

Il ricanaït, en parlant ainsi, d'une air tout à fait menaçant.

## XX

## EN FAMILLE

La Mariquita se mit à rire aussi d'un air tout à fait moqueur, qui inquiéta le déliant coquin.

—Pourquoi riez vous, sonora ? demanda-t-il brusquement, en mettant les coudes sur la table.

—Parce que je vois, de plus en plus, que vous ne me connaissez pas, señor caballero.

Louis Clermont frouga le sourcil et haussa les épaules.

—« A présent... »

Il souligna fortement le mot.

—Cela importe peu.

—Cela importe toujours quand on veut jouer le jeu que tu joues et quand il survient un tiers tel que moi !

—Tu veux ta part du gâteau ? Eh bien, tu ne l'aures pas ! répliqua le bandit en reprenant son rire le plus cynique.

—Bast ! Le gâteau est à moi. Je suis la seule duchesse... Mais là n'est pas la question.

—Vraiment ! fit Louis Clermont de plus en plus railleur. Si ce n'est le magot qui est la question, comment s'appelle la question ?

—Cuchillo !

Louis Clermont éclata de rire.

—Eh bien, ma belle, si c'est lui que tu veux, tu ne l'aures pas. Il en aime une autre : il l'a fait jusqu'au bout du monde, pour rester avec elle et l'échapper...

—Je le sais !

—Et moi, dont il est l'ami, je suis résolu à mettre un terme à cette fuite qui me déchire le cœur.

—Moi aussi !

—Voyons, qu'espères-tu ? Le repincer ? Faire du chantage ? Lui dire :

« L'amour ou la vie !

« Dans mes bras, ou la guillotine ! »

Les amoureux forcés, quoi !

Il y en a qui aimeraient mieux l'autre baigne... et je crois qu'il est de ceux-là.

—Parfaitement ! Aussi, je ne demande plus son amour, mais son bonheur ; je ne demande plus ses caresses, mais sa tranquillité.

—Toi !

—Ecoute, Louis Clermont. Tu n'as jamais aimé... tu ne peux comprendre ces choses... mais l'amour est ainsi fait que, poussé à un certain point, il aboutit à la suprême abnégation. C'est le demi-amour qui est fait d'égoïsme et de jalousie.

L'amour complet est fait de dévouement et de sacrifice.

—Comprends pas ! ricana le forgat.

—Cela veut dire que j'aime assez Cuchillo, pour ne plus compter moi-même à mes propres yeux, à assurer son bonheur avec une autre.

Louis Clermont la regarda en homme qui se dit :

—Devient-elle folle ?

—Non ! répondit Mariquita qui lut sa pensée. J'ai tout mon bon sens.

Seulement, je suis fille de l'amour, et l'amour devait, un jour, devenir toute ma vie, et l'emporter avec lui.

—Fille de l'amour ! répéta l'intendant Bernard. Que veux-tu dire ? Est ce que ta mère n'était pas l'épouse légitime de Martinez Antequerra, gaücho, comme tu nous l'as toujours conté ?

—Si... Seulement...

—Seulement quoi ?

—Elle était sur le point de devenir mère, lorsqu'elle se maria, et elle en prévint loyalement son mari.

—Alors ?

—Alors, je ne suis pas la fille d'Antequerra, bien que j'en porte légalement le nom.

—Tu n'es pas la seule, qui porte le nom d'un père pour rire. Ta mère avait folichonné avec quelque gaücho ?

—Oui, mais qui n'était pas Espagnol... qui était Français qu'elle avait aimé, à la folie, tant aimé qu'elle ne put survivre à son abandon, et que, peu de temps après n'avoir mis au monde, elle en mourut. C'est dans mon sang d'aimer ainsi, à mon tour. Quant à mon vrai père, que je n'ai jamais connu, c'était un lâche, qui la séduisit par de fausses promesses... et c'est à son sang que j'attribue ce que j'ai fait de mal.

—C'est flatteur pour lui. Comment s'appelait le monsieur ?

—Son vrai nom, ma mère ne l'a jamais su, ou ne l'a jamais dit...

Dans le campo, on l'avait surnommé Juan Espada.

—Juan Espada ! s'écria Louis Clermont, en repoussant son siège avec violence.

Il se trouva debout, et était devenu mortellement pâle.

—Tu connais cet homme ? demanda Mariquita, les yeux étincelants de colère et de haine. Cet homme qui a causé la mort de ma mère, qui l'a trompée, trahie, abandonnée à la misère, au désespoir !

Comment s'appelait ta mère ? balbutia Louis Clermont.

—Conception Rioja !

—Tonnerre de Dieu ! pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ? hurla le bandit, le visage couvert de sueur froide.

—Je ne parlais jamais d'elle ! Que t'importe, d'ailleurs,

—Carajo ! répéta le vieux forgat. Que m'importe ?... Mais Juan Espada, c'était moi !

Mariquita devint livide, à son tour, et se leva chancelante.

—Ainsi vous seriez...

—Ton père ! Oï !

Il se regardèrent, muets tous les deux, comme fondroyés.

Tout à coup, Louis Clermont se précipita sur le verre de la Mariquita, le saisit, le renversa.

—Elle a tout bu ! dit-il, en laissant échapper le verre qui se brisa.

—Vous êtes mon père ! Vous êtes Juan Espada ! — Vous êtes... Je ne le savais pas... si je l'avais su... Eh bien, c'est fait après tout, et c'est justice !

Lui, la regardait, le visage bouleversé !

—Mariquita, balbutia-t-il enflé. Je ne savais pas... Je t'ai empoisonnée !

—Vous !

—Oui... Si j'avais été prévenu... c'était inutile... nous nous serions entendus... La fortune est à toi... puisque tu es la veuve de Paul de Kandos... J'aurais partagé avec ma fille au lieu de partager avec cet imbécile de poule mouillée qui s'appelle Cuchillo...

—Ah ! vous m'avez empoisonnée ! répéta Mariquita d'une voix lente.

Ne le regrettes pas trop. J'étais décidée à mourir. Je voulais me poignarder, quand vous seriez parti, avec ceci...

Elle tira un petit couteau à lame aigüe et triangulaire.

—Tu voulais te tuer ?

—Oui, parce que je ne peux vivre sans Cuchillo, et pour affranchir ma fille d'une mère telle que la Mariquita...

—Quelle bêtise ! s'écria Louis Orlmont.

—Et pas de contre-poison ! ajouta-t-il. Nous nous serions si bien arrangés ensemble, tous les deux, pourtant.

—Oui, nous aurions partagé la fortune de Paul de Kandos, n'est-ce pas ? Eh bien, nous partagerons la même mort.

—Hein !

—Je dis, Juan Espada, que je vous ai empoisonné aussi, pour délivrer Cuchillo, du même coup, de tous ceux qu'il pouvait craindre, et pour assurer le mariage d'Annette avec Gaston Lapierre, votre fils légitime.

—Malédiction ! empoisonné, moi... par toi... misérable !

—Mon père, je suis votre fille, et tout est bien qui finit bien !

Elle chancela et porta la main à sa poitrine...

—Ah mon Dieu... paraissez-moi... j'étouffe... le cœur s'arrête... le poison... Cuchillo... adieu !

Elle turnoya lentement sur elle-même et tomba.

Moins forte que Louis Orlmont, elle subissait, la première, les atteintes du poison terrible qu'elle avait versé à Louis Orlmont et que Louis Orlmont lui avait administré.

Lui, immobile, déjà pétrifié par la terreur, il regardait, sans un cri, sans un geste !

A quoi bon appeler ?

A quoi bon lutter ?

Il connaissait son poison et celui de sa fille : poison qui n'a pas d'antidote en Europe et qui ne manque jamais sa victime !

D'ailleurs, la paralysie commençait, et la volonté s'éteignait, avant la vie.

Pendant cinq minutes encore, il resta là, livide, les cheveux hérissés, l'œil fixé et vitreux, puis s'affaissa, à son tour, en essayant, dans un dernier spasme, de jeter un suprême blasphème, qui expira sur ses lèvres rigides.

\* \* \*

Une heure après, quand le gargon de l'hôtel pénétra dans la chambre, étonné du silence qui y régnait, il ne trouva que deux cadavres.

## EPILOGUE

Ce jour-là même, Cuchillo sortait vainqueur de la crise redoutée, et entraînait en convalescence.

Elle fut longue et pénible.

Jeanne, par les journaux, apprit la mort de la Mariquita et de Louis Orlmont.

Elle se garda bien d'en parler à Cuchillo ; mais, plus rassurée, elle osa retourner chez madame Lapierre, pour lui demander de l'ouvrage.

Là, elle trouva Annette, en grand deuil, et plourant sincèrement celle qu'elle avait si peu connue, et dont elle avait entrevu, deviné, l'admirable dévouement.

—Jeanne, dit-elle à la « petite duchesse » qui la regardait, avec hésitation, je t'aimerai toujours.

—Merçi, fit Jeanne, profondément ému. Mais il ne faut plus nous revoir ! Notre vie, désormais, est séparée. *Un abîme s'est creusé, non entre nos cœurs, mais entre nos deux existences.*

—Que vas-tu devenir ?

—Quand celui que j'aime, et dont je suis la femme, reprendra avec une fermeté douce, on aura la force, nous partirons pour l'Australie.

—Avec quoi ?... Tu n'as pas d'argent... interrompit timidement Annette.

—Je m'en suis déjà occupée. Nous partirons dans quelques semaines, avec une famille anglaise qui a besoin d'une institutrice... et d'un surveillant pour l'élève de ses troupes.

Annette sentit qu'il était inutile d'insister.

D'ailleurs, que pouvait-elle dire à la noble femme ?

Lui offrir la moitié de sa fortune.

Jeanne eut refusé, et l'eut humiliée. Elle ne pouvait accepter, restant la femme de Cuchillo !

Les deux femmes s'embrassèrent en sanglotant.

Mme Lapierre pleurait aussi.

Quant à Gaston, il faisait effort pour cacher son émotion et sa douleur.

Lorsque la « petite duchesse » se retira, emportant de l'ouvrage pour les quelques semaines qu'elle avait encore à passer à Paris, il lui offrit son bras pour l'accompagner, et Annette l'en remercia d'un regard.

Aussitôt qu'ils furent seuls dans la rue :

—Madame, lui dit-il, que puis-je faire pour vous ?

—Ceci, monsieur Gaston, épouser Mlle de Kandos.

—Le puis-je ? Il faudrait certaines formalités...

—Qui lui répugnant, interrompit Jeanne. Je le comprends. Mais elle y consentira, plus tard... parce qu'elle vous aime.

Elle fouilla dans sa poche.

—Voilà tous les papiers : voilà le consentement de son père, le duc de Kandos.

—C'est la dernière fois, reprit elle vivement, que Jean Pruneau, mon mari, se sera servi de ce nom. Prenez ces papiers, monsieur Gaston Lapierre. Un jour, Annette sera heureuse que vous les ayez, sans être obligée de les demander.

Déposez-les à la mairie ; quand elle ne portera plus le deuil de sa mère, elle acceptera ! s faits accomplis.

—Madame, vous êtes une sainte ! Mais quelle vie que celle qui vous attend !

—La plus belle de toutes, mon ami ; un homme à sauver, un homme à consoler !

Ma part est la meilleure. Adieu !

Et elle s'éloigna, puis disparut, au tournant d'une rue, tandis que Gaston la suivait des yeux, avec un regard de profonde et respectueuse admiration.

Un an après, Annette de Kandos épousait Gaston Orlmont et tous deux quittaient Paris pour la Franche Comté, accompagnés de Mme Lapierre, heureuse, pour la première fois, après vingt ans de calvaire.

A peu près vers la même époque, un pli cacheté parvenait

à Cuchillo, en Australie, où il gagnait courageusement sa vie, et rachetait son passé, guidé et soutenu par Jeanno.

Ce pli cacheté contenait la lettre de Mariquita.

Mono, après de longues recherches, avait enfin retrouvé sa trace, et appris sa nouvelle résidence.

Il lui envoyait la lettre de sa maîtresse, fidèle à la promesse faite.

Ce fut devant Jeanno que Cuchillo la lut, en étouffant un sanglot.

— Pleuro, lui dit Jeanno doucement et des larmes aux yeux. Pleuro-la. Garde-lui le souvenir qu'elle demande. Je n'en serai point jalouse. Elle t'aimait... autant que je t'aime, et je t'aime assez pour aimer qui t'a aimé.

### FIN

La semaine prochaine, nous commencerons la publication d'un autre roman, sous le titre de : « LE SIGNE DE LA CROIX. » Nous ne dirons rien de ce nouveau feuilleton, si ce n'est qu'il surpasse en intérêt tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour.

## DOLLARD DES ORMEAUX ET DE COMBAT DU LONG-SAULT

Dans le temps où la colonie de Montréal était en émoi à l'approche de l'armée des Iroquois, la plus formidable qui eût encore attaqué les postes du Canada, vivait à Villemarie un jeune officier "de mise et de conduite," nouvellement arrivé de France.

Il avait servi quelque temps avec distinction dans l'armée, mais à la suite de quelques difficultés survenues dans son régiment, il s'était retiré du service.

Le trouvant en disponibilité, M. de Maisonneuve, dans son dernier voyage, se l'était attaché, et lui avait donné le grade de commandant dans la garnison de Montréal.

Il s'appelait Adam Dollard, Sieur des Ormeaux. Il n'avait que vingt-deux ans.

Vers la fin d'avril 1660, pendant que les autorités cherchaient les moyens de retourner les malheurs dont les colons étaient menacés, Dollard conçut un projet d'une singulière hardiesse.

Il se proposait d'aller à la rencontre de l'armée Iroquoise avec un petit nombre de braves compagnons, de se battre jusqu'au dernier souffle sans accepter de quartier, de vendre sa vie le plus cher qu'il pourrait, d'inspirer de l'épouvante aux barbares par un excès d'audace, et par une mort héroïque, de les forcer à suspendre leur marche, et même à retourner dans leur pays.

Comme il ne pouvait entrer seul en campagne, il s'ouvrit de son dessin à quinze ou seize jeunes gens, et leur proposa de les mener en parti au-dessus de l'île de Montréal, ce qu'on avait encore jamais osé tenter. Il trouva de courageux compagnons qui promirent aussitôt de le suivre, si le gouverneur de Villemarie le trouvait bon.

Dollard lui soumit son dessin. M. de Chomedey, qui avait confiance dans son expérience et son courage, lui donna son congé.

Chacun alors fit ses préparatifs de départ.

Villemarie, au jour de l'adieu, fut témoin d'un spectacle touchant qui s'est renouvelé il y a quelques années, au départ de nos Zouaves Pontificaux.

Dollard et ses compagnons s'étant préparés par un dernier

aveu de leur fautes, se présentèrent à la table sainte pour recevoir le pain des forts.

L'un d'entre eux ayant reculé au moment décisif, après la communion, tous firent le serment de ne demander aucun quartier à l'ennemi, et de combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Ayant ainsi réglé avec le ciel, ils voulurent aussi régler leurs affaires d'ici-bas, et l'on peut voir au greffe de cette ville le testament à peu près uniforme de ces héros chrétiens, rédigé par Maître Benigne Rasser, notaire public, sous la date du 18 avril 1660.

Le major Olorse, LeMoine et Picoté de Balestro, homme de mérite dernièrement arrivé avec M. de Maisonneuve, désiraient vivement grossir le parti, et ils promettaient une quarantaine de braves, si l'on ne voulait partir qu'après les semences.

Des Ormeaux craignait-il de voir échapper l'occasion en retardant, ce qui était probable; appréhendait-il de perdre l'honneur du commandement? c'est ce que j'ignore: mais, pressé de voir l'ennemi et de se mesurer avec lui, il partit, « résolu à tout événement. »

Il est possible en effet que les cinq cents Iroquois qui attendaient aux îles Richelieu, ceux qui descendaient par l'Ottawa, fussent tombés sur Trois-Rivières et l'eussent entièrement détruit. Le prompt départ de Dollard épargna ce désastre à la colonie.

Le lendemain, 19 avril, Dollard et ses compagnons montèrent en canot, accompagnés des vœux de tous les habitants de Montréal.

A peine eurent-ils ramé un mille, qu'arrivés en face d'un « îlot tout près d'ici, » probablement l'île Saint-Paul, ils éventrèrent un parti d'Iroquois.

Des Ormeaux fond sur eux à force d'aviron, les poursuit avec tant de vigueur qu'il allait les prendre dans leurs barques lorsque, après une première décharge, ils se jettent à terre et se sauvent dans les bois.

Nicolas Duval fut tué dans cette rencontre.

Dans l'ardeur de la poursuite, un canot chavira, Mathurin Soulard et Claise Tuilé se noyèrent.

Dollard revint à Montréal pour rendre les honneurs de la sépulture à ses compagnons morts.

Le service funèbre fut chanté devant toute la population de Villemarie, au milieu d'un profond recueillement; chacun ne pouvait s'empêcher de pleurer en voyant ces braves agenouillés autour de la bière de leurs frères d'armes, assistant pour ainsi dire, à leurs propres funérailles et priant pour ceux qui ne les précédaient là-haut que de quelques jours peut-être.

Cet accident, loin de refroidir l'ardeur des Montréalais, excita au contraire leur courage: trois autres colons prirent la place des morts, et parmi eux celui qui avait hésité la première fois.

Ils partirent dix-sept, et s'embarquèrent avec une grande quantité de munitions.

Le Sault Saint Louis ne leur coûta rien à passer, dit le Père Lalemant.

« Le zèle et l'ardeur d'une si sainte expédition leur faisait mépriser la rencontre des glaces, et le froid des eaux fraîchement fondues, dans lesquelles ils se jetaient vigoureusement pour traîner leurs canots entre les pierres et les glaçons. »

Ayant gagné le lac St. Louis, ils détournèrent à droite et entrèrent dans l'Ottawa: les glaces qui descendent le fleuve les arrêtaient huit jours aux rapides de Sainte-Anne.

Ils traversèrent le lac des Deux Montagnes, et le 1er mai 1660, ils arrivèrent au pied du Long-Sault.

Là ils trouvèrent un petit fort sauvage nullement flanqué, entouré de méchants pieux, que les Algonquins avaient construit l'automne précédent, et que dominait un coteau voisin.

Dollard ayant jugé la position excellente, y campa les siens, résolu d'attendre l'Iroquois derrière cette palissade ; de toutes nécessités les barbares, au retour de leur chasse, devaient s'arrêter au pied du rapide.

A peine y était-il installé qu'il y fut rejoint par une troupe de sauvages. Deux chefs indiens, l'un Huron, Anahotaha, l'autre Algonquin, Mitivamoy, s'étaient portés un défi de bravoure à Trois-Rivières, et donné rendez-vous à Villemarie comme au poste d'honneur.

L'Algonquin était accompagné de trois des siens : le Huron commandait trente-neuf guerriers.

Dès qu'ils furent à Montréal, « les Français dont le défaut est de trop parler, » défaut qu'ils n'ont point perdu au Canada, leur apprirent le départ de Dollard.

Les deux chefs, étonnés de l'audace d'une telle expédition et honteux d'avoir été prévenus, demandèrent à M. de Maisonneuve une lettre pour des Ormeaux, et la permission de se joindre à sa troupe.

Le Gouverneur, qui savait quel compte il fallait faire de « cette marchandise sauvage, » et pensait que dix-sept braves valaient mieux que tant de pacotilla, chercha à dissuader les alliés de cette entreprise, mais n'y réussissant pas, il écrivit à Dollard de se défier de ce renfort, et de ne compter véritablement que sur les siens.

Au bout de quelques jours d'attente, les éclaireurs annoncèrent deux canots sur le rivièro, on se disposa à les recevoir au débarquement.

A peine eurent-ils touché terre qu'ils y furent accueillis par une décharge générale ; trois s'échappèrent et coururent à travers les bois donner l'alarme aux trois cents Iroquois qui les suivaient.

« Nous avons été défaits au petit fort, leur crièrent-ils. Il y a là des Français et des sauvages ensemble. »

L'ennemi en conclut que c'était un convoi qui montait au pays des Hurons, et qu'il réussirait aisément à s'en emparer.

Ils commencèrent donc leurs approches.

Lorsqu'ils parurent en vue du fort, Dollard et sa troupe étaient en prière ; chaque matin la prière se faisait en commun, chacun parlait à Dieu en sa langue ; s'étaient trois chœurs bien agréables au ciel, qui recevait volontiers les vœux de ces braves, montant vers lui en Français, en Algonquin et en Huron.

Les alliés n'eurent que le temps de se jeter dans le retranchement, ils abandonnèrent même sur le feu les chaudières dans lesquelles se préparait leur repas.

Après des huées et plusieurs décharges, le feu cessa.

Un capitaine Onnontagué s'avança sans armes vers le fort, jusqu'à la portée de la voix, et demanda :

« Quels gens êtes-vous dans ce fort ? et qu'y venez-vous faire ? »

On lui répondit :

« Ce sont des Français, des Hurons et des Algonquins, au nombre de cent hommes qui viennent au-devant des Nez-Pécorés.

—Attendez, répliqua le capitaine, que nous tenions conseil entre nous, puis je viendrai vous revoir ; et de votre part ne faites aucun acte d'hostilité, de crainte que vous ne trahissiez les bonnes paroles que nous portons aux Français de Villemarie.

—Retirez-vous donc à l'autre bord de la rivièro, répondit-on du fort, tandis que nous parlementerons de notre part.

Dollard eût voulu cette trêve afin d'avoir le temps de couper de pieux et de fortifier la palissade.

Loïn de se retirer, les Iroquois construisent un retranchement en face du fortin.

De leur côté les assiégés complètent de leur mieux leur défense, ils entrelacent les pieux de branches flexibles et remplissent les interstices de pierres et de terre, ménageant dans la muraille des meurtrières où peuvent jouer trois fusils.

Les palissades n'étaient pas entièrement achevées que les Onnontagués revinrent à l'assaut, ils furent vaillamment repoussés, perdant grand nombre des leurs, et les assiégés pas un seul homme.

Un deuxième assaut ne fut pas plus heureux.

Au troisième, Dollard fit garnir les pieux de son retranchement avec les têtes grimaçantes de quelques chefs tombés dans l'attaque.

A la vue de ces trophées sanglants, ne se possédant plus de rage, les Iroquois se jettent sur les canots des assiégés, les mettent en pièces, en font des torches, et se précipitent les flammes à la main avec une aveugle furie, sur le retranchement qu'ils essayent d'incendier.

Mal leur en prend, ils sont si rudement repus, qu'ils ne peuvent en approcher, et les lucurs sinistres de leurs torches n'éclairaient que la chute de ces forcenés, qui tombent pour ne plus se relever.

Désespérant d'enlever la place s'ils ne sont plus nombreux, les assiégeants dépêchent un canot aux cinq cents Iroquois qui les attendent dans le Richelieu.

Ils changent le siège en blocus, et se mettent derrière les arbres à l'abri des balles des assiégés.

L'eau vint bientôt à manquer dans le fort. On creusa la terre, mais elle ne donna qu'un pauvre filet d'eau bourbeuse, insuffisant pour désaltérer plus de soixante soldats.

Le supplice était grand, et déjà les assiégeants avaient peine à avaler la farine dont ils se nourrissaient.

Par de vigoureuses sorties Dollard essaya d'atteindre jusqu'à la rivièro qui coulait à deux cents pas du fort, mais comme il avait perdu ses chaudières et n'avait que de petits vases de hasard, la provision d'eau restait insuffisante.

Les Iroquois voyant cette détresse, tentèrent de débaucher les Hurons, qu'ils savaient légers et inconstants.

Ils leurs crièrent donc :

« Rendez vous si vous ne voulez pas mourir de soif dans ce trou avec les Français. Nous vous ferons bon quartier, car vous êtes morts si vous ne le faites : il nous vient cinq cents guerriers de renfort, et vous serez bientôt pris. »

Les Hurons se laissèrent lâchement intimider, et sautant par dessus la palissade, ou se glissant furtivement par la porte, se rendirent aux Iroquois, au grand désespoir d'Anahotaha, qui, voyant s'enfuir son neveu La Mouche, dans sa colère, déchargea sur lui son pistolet, mais le manqua.

Il ne restait donc dans le fort que vingt-deux braves, qui sans se laisser ébranler par cette honteuse défection, s'affermirent dans le dessein de se défendre jusqu'à la mort.

Le cinquième jour du blocus un épouvantable cri de guerre répété par tous les échos de la forêt, annonça l'arrivée des cinq cents auxiliaires venus du Richelieu, le nombre des assaillants montait alors à plus de sept cents.

Les assauts recommencèrent avec des clameurs à glacer

d'effroi les plus braves et une furie que surexcitait, chez les Iroquois, leur grand nombre.

Les Français les accueillirent par de furieuses décharges, qui les forcèrent de se retirer, en jonchant le terrain de leurs morts.

Trois jours durant et d'heure en heure, les barbares, tantôt en masses, et tantôt par détachements, virent se briser et tomber au pied de ces murailles de bois, renouvelant assaut sur assaut, et après chaque attaque les assiégés victorieux tombaient à genoux pour remercier le Dieu des batailles, versant leur sang avec leurs prières.

Dollard, surpris par l'arrivée des Iroquois, n'avait pas eu le temps d'abattre les grands arbres qui entouraient et commandaient le fort.

Ce fut la ruine des assiégés.

Des Iroquois abattirent ces grands bois sur le fortin, pour y faire une brèche, ils y causèrent du dégât, et un grand désordre, qui devaient avoir un résultat plus funeste.

Ce malheur n'ébranla en rien la résolution de nos braves.

On était au huitième jour du siège, et les assiégeant commençaient à croire que les Hurons les avaient trompés, que les Français étaient plus de dix sept derrière la palissade.

Les jours précédents ils avaient tenu plusieurs conseils ; interrogés de nouveau, les traîtres assurèrent qu'ils avaient dit la vérité.

La division était parmi les barbares.

—Partons, disaient les uns.

—Ce sera une honte éternelle, disaient les autres, de s'être fait massacrer par si peu de gens sans se venger.

Cette réflexion arrêta le découragement, et les Iroquois résolurent de tenter un effort.

La défection des Hurons leur donna à penser qu'en parlant, les assiégés pourraient peut être se rendre.

Quelques députés s'avancèrent donc vers le fort pour ouvrir les négociations.

Dollard et les siens, résolus de mourir, les laissent approcher, et quand ils sont à portée, ils les reçoivent par une décharge inopinée qui tue les uns et disperse les autres.

Cette fois les Iroquois résolurent de périr à leur tour, il ne restait qu'à choisir les enfants perdus qui se dévoueraient à couvrir le dernier assaut et recevoir les premières décharges.

Fier et indépendant, l'Indien ne connaît pas de maître : il n'obéit qu'à son caprice et combat à sa guise : dans pareilles circonstances les capitaines ne désignent pas les victimes, mais dans une cérémonie traditionnelle ils laissent aux braves la liberté de fixer leur sort, c'est la cérémonie des « Bûchettes. »

Voilà qu'on jette au milieu du camp une quantité voulue de bûchettes, les guerriers les plus intrépides sortent aussitôt des rangs et en relèvent chacun une ; le sort en est jeté, ils se dévouent à la mort.

Avec trois bûches liées les unes aux autres avec des écorces, ils se font une sorte de bouclier qui les couvrent de la tête aux genoux ; se serrant ensuite l'un contre l'autre, et portant devant eux ce bouclier, ils se jettent tête baissée en avant, suivis de toute l'armée, et viennent avec une force irrésistible, se heurter contre les murailles ébranlées du retranchement.

Dollard les attend avec ses braves ; pendant que les barbares délibèrent, eux à genoux, entendant sonner l'heure suprême, demandent à Dieu le courage de mourir en héros et en martyrs, pour la gloire de la France et du nom chrétien.

Au bruit de l'ouragan qui se précipite, ils se lèvent, ajustent

leurs armes ; leurs yeux jettent des éclairs comme ceux du lion.

Qu'ils sont beaux ces jeunes colons dont le plus âgé dépasse à peine trente ans. Rome ni Athènes n'offrent rien de plus pur et de plus héroïque ; ce n'est pas pour la gloire qu'ils combattent, c'est pour leur foi et leur patrie.

Pour passer à l'immortalité, ils ne comptent pas sur les harangues de leurs orateurs, sur les monuments de leurs artistes, sur les chants de leurs poètes, sur les couronnes aux jeux publics ; non, perdus au sein des forêts et du désert, ils ne comptent que sur leur Christ, qu'ils saluent avant de mourir :

« MORITURI TE SALUTANT »

Les Iroquois fondent sur le rempart comme la tempête.

Dollard et les siens les reçoivent pile mûre à coups de fusils et de pistolets.

Les guerriers tombent comme les épis sous la faux, les cadavres s'entassent au pied de la palissade, les ennemis se servent de ce marchepied humain pour la franchir : comme les vagues au rivage, les flots des barbares se renouvellent et se pressent.

Ils sont maîtres du rempart, ils en arrachent les pieux, ils occupent les meurtrières ; se croyant déjà vainqueurs, ils crient :

—Anahoutaha, rends-toi, tu auras bon quartier.

—J'ai donné ma parole aux Français, et je mourrai avec eux, répond le vieux Huron.

Pendant ce temps, Dollard et ses braves criblaient les Iroquois à bout portant, et, à mesure qu'ils franchissaient la palissade, tombaient sur eux le sabre et la hache à la main.

Dans cette extrémité, des Ormeaux chargés un gros mousqueton jusqu'à la gueule, l'arma d'une fusée, et le lança par-dessus le rempart.

Malheureusement, dans son parcours, il frappa une branche d'arbre qui le rejeta dans le fort, où il éclata, tua et blessa nombre des défenseurs.

La partie n'était plus égale ; comme un torrent furieux, les Iroquois firent brèche de toutes parts ; chaque assiégé se défendait à coups d'épée, de hache et de pistolet, tuant et massacrant tout ce qu'il rencontrait jusqu'à ce qu'il fut tué lui-même.

Dollard, le brave Dollard, fut tué au moment où la porte cédait ; sa mort ne ralentit en rien la furie de ses compagnons ; ils enviaient son sort plus qu'ils ne le craignaient, quand une trouée se faisait, un homme y bondissait, et, après des prodiges de valeur, mourait sur la brèche.

Il ne restait plus que quelques rares défenseurs.

Les Iroquois inondèrent alors tout le fort, comme un flot de dévastation.

L'épée dans la main droite, le couteau dans la gauche, les derniers survivants regardent ces barbares hurlant comme des tigres ; ils frappèrent de toutes parts et avec tant de furie, que les vainqueurs renoncèrent à l'espoir de faire des prisonniers, ils massaèrent à la hâte ces héros, qui en montrant les menaçaient d'une ruine totale, firent pleuvoir sur eux une grêle serrée de fer, qui coucha les derniers combattants sur les monceaux de cadavre qu'ils avaient abattus autour d'eux.

Puis, il se fit un grand silence qui n'était troublé que par le bruit des cascades.

Les Iroquois furieux se précipitèrent sur leurs ennemis, en quête de survivants capables d'être guéris et de devenir le jonet de leurs terribles festins de victoire.

Ils n'en trouvèrent qu'un qui offrit quelques chances de guérison.

Deux autres mourants ne purent leur donner le plaisir de se repaître du spectacle de leurs souffrances ; ils les jetèrent dans un brasier où ces malheureux expirèrent incontinent.

Ils se vengèrent sur le jeune Français, qu'ils purent traiter ; revenu à la santé : ils le firent passer par tous les tourments que put inventer leur barbarie ; mais sa patience triompha de leur cruauté : pas un cri, pas une plainte, pas un soupir qui pût réjouir leur férocité.

Leur rage en était au désespoir, elle ne put triompher de son angélique et inaltérable constance.

Cette vengeance était insuffisante pour les Iroquois, qui avaient perdu le tiers de leur armée. Elle retomba avec toute sa furie sur les traites : les trente-neuf Hurons furent distribués dans les différents bourgs, où il s'en fit « de furieuses grillades. »

Loin de se réjouir de ce triomphe, les Cinq Cantons en demeurèrent consternés et comme frappés de terreur.

« Si dix-sept Français, disaient-ils, nous ont traités de la sorte, dans un si chétif endroit, comment serons-nous traités lorsqu'il faudra attaquer une bonne maison où plusieurs de telles gens se seront ramassés ? il ne faut pas être assez fous pour y aller, ce serait pour nous faire périr, retirons-nous. »

Tous ces détails ont été rapportés par un Français et quelques Hurons en fuite, qui, le 3 juin, arrivèrent tout effarés à Montréal.

Le courage de cette noble jeunesse sauva le Canada, en arrêtant le flot barbare au pied du Long Sault.

Ce qui me fait dire, ajoute M. Dollier, que quand l'établissement de Montréal n'aurait eu que cet avantage d'avoir sauvé le pays dans cette rencontre, et de lui avoir servi de victoire publique dans la personne de ses dix-sept enfants, qui y ont perdu la vie, il doit à toute la postérité être connu comme considérable, si jamais le Canada est quelque chose.

A Québec comme à Montréal, le sentiment était le même et la reconnaissance salua cette glorieuse défaite par le chant du *TE DEUM*.

Trop longtemps les noms de ces sauveurs de la patrie ont été inconnus, il est temps qu'ils passent à la postérité. Un jour peut-être, sur les rives de l'Ottawa, les générations futures leur consacreront un monument ; alors elles inscriront en lettres d'or, sur la pierre ou le bronze, ces noms désormais immortels :

Adam des Ormeaux, Jacques Brassier, Jean Tavernier, Nicolas Tillemont, Laurent Hébert, Aloné de Lestres, Nicolas Josselin, Robert Jurée, Jacques Boisseau, Louis Martin, Christophe Augier, Etienne Robin, Jean Valets, René Doussin, Jean Le Comte, Simon Grenet, François Crusson, et les deux enfants de la forêt : Anahotaha, Metiwemey.

Hâtez-vous de profiter des immenses avantages que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

## VARIÉTÉS

Ne suis jamais deux projets à la fois : le chasseur qui poursuit deux gazelles court risque de n'en avoir aucune.

\*.\*

En police correctionnelle :

—Prévenu, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

—Pas un sou, mon président. Il ne me restait que douze francs et je les ai donnés à mon avocat !

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

**PREMIÈRE SÉRIE**—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amoar ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

**DEUXIÈME SÉRIE** — Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, EDITEURS,  
Boîte 1986  
475 Rue Craig, Montréal.